

James Patterson
et Maxine Paetro

LE 5^e ANGE DE LA MORT

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yves Sarda*

JC Lattès
17, rue Jacob 75006 Paris

Collection « Suspense & Cie »
dirigée par Sibylle Zavriew

Titre de l'édition originale
THE 5th HORSEMAN
Little, Brown and Company, New York, NY.

Pour l'éditeur, le principe est d'utiliser des papiers composés de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois issus de forêts qui adoptent un système d'aménagement durable.

En outre, l'éditeur attend de ses fournisseurs de papier qu'ils s'inscrivent dans une démarche de certification environnementale reconnue.

ISBN : 978-2-7096-2887-7

© 2006 by James Patterson

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord de Linda Michaels Limited,
International Literary Agents.

© 2007, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première édition novembre 2007.

PROLOGUE

Minuit, l'heure du crime

1.

La pluie tambourinait fort sur les vitres quand le tour de garde de minuit à 8 heures du matin débuta à l'Hôpital municipal de San Francisco. Au service des soins intensifs, Jessie Falk, trente ans, dormait dans son lit, flottant dans un agréable brouillard lumineux dû au Percocet.

Jessie faisait le plus beau rêve qu'elle eût fait depuis des lustres.

En compagnie de Claudia, trois ans et la prune de ses yeux, elle s'ébattait dans la piscine de grand-maman. Claudia, nue comme au jour de sa naissance, munie de brassards rose vif, frappait l'eau, des reflets dorés dans ses boucles blondes.

— Jacques a dit : fais-moi un bisou papillon, Claudia.

— Comme ça, maman ?

Et là-dessus, mère et fille de pousser des cris, d'éclater de rire, de tourner et de se laisser couler, avec des « Ouiiiiiii » à gorge déployée. Soudain, sans prévenir, une douleur aiguë transperça la poitrine de Jessie.

Son cri la réveilla. Elle se redressa en sursaut, porta les mains à son cœur.

Que lui arrivait-il ? D'où venait cette douleur ?

Jessie se souvint qu'elle était à l'hôpital... qu'elle avait fait une rechute. Elle se rappela le trajet en ambulance et à son arrivée, le médecin qui lui assurait de ne pas s'inquiéter, que tout irait bien.

Retombant sur le matelas, au bord de l'évanouissement, Jessie tâtonna pour trouver le bouton d'appel, à ses côtés. Mais il lui échappa des doigts. Et tapa contre le montant du lit avec un cliquetis assourdi, en tombant.

Ah mon Dieu, je peux plus respirer. Que se passe-t-il ? J'arrive pas à retrouver mon souffle. C'est horrible. Je me sens pas bien.

Projetant sa tête de part et d'autre, Jessie fouillait l'obscurité de la chambre. Puis elle distingua une vague forme à l'extrême bord de son champ visuel.

Elle connaissait ce visage.

— Oh, mer... merci, mon Dieu, hoqueta-t-elle. Aidez-moi, s'il vous plaît. C'est mon cœur.

Elle tendit les mains, qui griffèrent faiblement l'air, mais la silhouette demeura dans l'ombre.

— Je vous en prie, supplia Jessie.

La silhouette n'approchait pas, ne voulait pas l'aider. Que se passait-il ? C'était un hôpital. La personne qui s'obstinait à rester dans l'ombre travaillait ici.

De minuscules taches noires fourmillèrent devant les yeux de Jessie en même temps qu'une douleur écrasante lui coupait la respiration. Soudain sa vision se rétrécit jusqu'à la grosseur d'une tête d'épingle de lumière blanche.

— Aidez-moi, s'il vous plaît. Je crois que je vais...

— Oui, fit la silhouette dans l'ombre. Tu es en train de mourir, Jessie. C'est beau de te voir passer de l'autre côté.

2.

Les mains de Jessie vibrèrent telles les ailes d'un oiseau-mouche contre les draps. Avant de ne plus bouger du tout. Jessie avait cessé de vivre.

Le Noctambule s'avança puis se pencha sur le lit d'hôpital. La peau de la jeune femme, marbrée et bleuâtre, était moite au toucher, ses pupilles étaient fixes. On ne sentait plus son pouls. Plus aucun signe vital. Où était-elle à présent ? Au Ciel, en Enfer, dans le Néant ?

La silhouette ramassa le bouton d'appel tombé sur le sol, puis reborda les couvertures, remit de l'ordre dans la chevelure blonde de Jessie, redressa le col de sa chemise de nuit et sécha la bave sur ses lèvres avec un mouchoir en papier.

De ses doigts agiles, elle s'empara de la photo encadrée sur la table de nuit, près du téléphone. Comme elle était jolie là-dessus, cette jeune mère tenant son bébé. Claudia, c'était le prénom de la fillette, non ?

Le Noctambule reposa la photo, ferma les yeux de la patiente puis plaça deux piécettes de cuivre plus petites que celles de dix cents, sur chacune des paupières de Jessie.

Les petits disques étaient frappés d'un caducée : deux serpents s'enroulaient autour d'un bâton ailé, l'emblème de la profession médicale.

Un au revoir murmuré se mêla au chuintement de pneus filant sur la chaussée mouillée, quatre étages plus bas sur Pine Street.

— Bonne nuit, princesse.

I

Avec préméditation...

3.

Je compulsais dans mon bureau une montagne de dossiers, ceux de mes dix-huit affaires criminelles en cours pour être précise, quand Yuki Castellano, avocate de profession, m'appela sur ma ligne privée.

— Ma mère veut nous emmener déjeuner à l'Armani Café, me dit le membre le plus récent du Women's Murder Club. Il faut que tu fasses sa connaissance, Lindsay. Elle charmerait un serpent à sonnette et le convaincrerait de muer sur-le-champ. Et j'entends ça au sens le plus sympa du terme.

Voyons, que choisir ? Un café froid et une salade de thon dans mon bureau ? Ou bien un savoureux plat méditerranéen, disons, un carpaccio sur lit de roquette, recouvert de fines lamelles de parmesan, le tout arrosé d'un verre de merlot, en compagnie de Yuki et de sa charmeuse de serpents de mère ?

Je rangeai soigneusement la pile de chemises, prévins Brenda, notre assistante, que je m'absentais deux, trois heures puis, sans autre obligation que celle de revenir assister à notre réunion de staff de 15 heures, je quittai le Palais de Justice.

Cette magnifique journée de septembre cassait la tendance pluvieuse ambiante. C'était l'un des tout derniers beaux jours avant que l'automne humide et froid ne s'abatte sur San Francisco.

C'était un vrai plaisir d'être dehors.

Je retrouvai Yuki et Keiko, sa mère, devant Saks, dans le quartier commercial huppé d'Union Square, vers

le Golden Gate Panhandle Park. Et, en bavardant à bâtons rompus, nous avons remonté Maiden Lane en direction de Grant Avenue.

— Vous les filles, trop modernes, nous asséna Keiko.

Mignonne comme un colibri, elle était vêtue et coiffée à la perfection. Des sacs de shopping se balançaient, solidement accrochés à ses bras.

— Aucun homme veut femme trop indépendante, nous asséna-t-elle.

— Mâaamâaan, gémit Yuki. Tu nous lâches, tu veux ? On est au XXI^e siècle. Et en Amérique.

— Regardez-vous, Lindsay, reprit Keiko, ignorant Yuki.

Elle poussa un doigt au creux de mon aisselle.

— Vous, armée jusqu'aux dents !

Yuki et moi avons hurlé de rire, noyant presque sous nos cris de joie l'assertion de Keiko, à savoir qu'« aucun homme veut femme avec flingue ».

Je m'essuyai les yeux du revers de la main pendant qu'on attendait au feu.

— Et pourtant, j'ai un petit ami, lui dis-je.

— Et comment, fit Yuki, à deux doigts de chanter les louanges de mon mec. Joe est un très bel Italien. Comme papa. Et il a un super job au gouvernement. À la Sécurité du Territoire.

— Lui vous fait rire ? demanda Keiko, ignorant à dessein les bonnes références de Joe.

— Euh-hum. Parfois on pique des fous rires à s'en rendre malades.

— Lui gentil avec vous ?

— Trôoop gentil, lui assurai-je avec un large sourire.

Keiko m'approuva du chef.

— Je connais ce sourire, fit-elle. Vous trouvé homme à mains lentes.

Et Yuki et moi de nous esclaffer de plus belle. À en juger par la lueur d'ironie dans son œil, Keiko jubilait de tenir ce rôle de Mama Interrogator.

— Et quand ce Joe vous donne bague ?

Là, je rougis. Keiko avait mis son doigt bien manucuré sur le point sensible. Joe vivait à Washington, DC. Moi, non. Je ne pouvais pas. J'ignorais comment évoluerait notre relation.

— On n'en est pas encore là. Au stade de la bague, je veux dire, lui répondis-je.

— Vous aimez ce Joe ?

— Énormément, avouai-je.

— Et lui aime vous ?

La maman de Yuki me dévisageait avec amusement quand soudain, ses traits se figèrent, comme si elle était changée en statue. Ses yeux pleins de vie devinrent vitreux puis blancs, ses jambes se déroberent sous elle.

Je tendis une main pour la rattraper au vol, mais trop tard.

Keiko tomba sur la chaussée avec un gémissement qui me donna un coup au cœur. Je n'en revenais pas, et d'ailleurs je n'y comprenais rien. Venait-elle d'avoir une attaque ?

Yuki poussa un cri puis, s'accroupissant près de sa mère, la gifla à plusieurs reprises en s'écriant :

— Maman, maman, réveille-toi.

— Yuki, pousse-toi un instant. Keiko. Keiko, vous m'entendez ?

Mon cœur cognait fort quand j'ai posé deux doigts sur la carotide de Keiko, mesurant son pouls grâce à la trotteuse de ma montre.

Elle respirait mais son pouls était très faible. Je le sentais à peine.

Dégainant le Nextel à ma taille, j'ai appelé le central.

— Ici, lieutenant Boxer, matricule vingt-sept, vingt et un, fis-je d'un ton sec dans le téléphone. Envoyez une ambulance à l'angle de Maiden Lane et de Grant Avenue. Immédiatement !

4.

L'Hôpital municipal de San Francisco est énorme... une ville à lui tout seul. Ancien établissement public, privatisé il y a quelques années, il accepte encore plus que sa part d'indigents et du trop-plein des autres hôpitaux, traitant chaque année un excédent de cent mille patients.

Pour l'heure, Keiko Castellano se trouvait dans l'un des boxes provisoires qui ceignent le périmètre du vaste service des urgences, survolté en permanence.

En m'asseyant près de Yuki, dans la salle d'attente, je partageai la crainte qu'elle éprouvait pour les jours de sa mère.

Puis je revis en un éclair la dernière fois où j'étais venue aux urgences. Je me rappelai les mains spectrales du médecin manipulant mon corps, les battements sonores de mon cœur, alors que je me demandais si j'en sortirais vivante.

Je n'étais plus en service ce soir-là, mais j'avais quand même participé à une opération de surveillance, sans imaginer une seconde que j'allais me faire abattre pendant ce boulot de routine. Même chose pour mon ex-coéquipier et ami, l'inspecteur Warren Jacobi. On s'était pris deux balles dans une ruelle déserte. Lui avait perdu conscience et moi, je pissais le sang, quand je trouvai, je ne sais comment, la force de riposter.

J'avais bien visé, trop bien même, peut-être.

Triste signe des temps : la sympathie générale se porte de préférence vers les quidams abattus par des policiers plutôt que vers ces derniers, abattus par des quidams. La famille des soi-disant victimes intenta une action contre moi et j'aurais pu tout perdre dans ce procès.

Je connaissais à peine Yuki à l'époque.

Mais Yuki Castellano, jeune avocate, fine, passionnée et bourrée de talent, m'avait sortie d'affaire quand j'en avais vraiment eu besoin. Je lui en serai éternellement reconnaissante.

Je me tournai vers Yuki qui m'adressait la parole en bégayant presque, les traits creusés d'inquiétude.

— Tout ça ne tient pas debout, Lindsay. Tu l'as vue comme moi. Elle n'a que cinquante-cinq ans, bon sang. Elle a une énergie du feu de Dieu. Que se passe-t-il ? Pourquoi ne me dit-on rien ? Ou du moins ne me laissez-vous pas la voir ?

Je n'avais pas de réponse. Mais comme Yuki, ma patience était à bout.

Où était donc le médecin, merde ?

C'était déraisonnable. Inacceptable dans tous les sens du terme.

Pourquoi cela prenait-il si longtemps ?

Je me ressaisis, prête à me rendre aux urgences et à exiger certaines réponses quand un médecin finit par surgir dans la salle d'attente. Il jeta un regard circulaire puis appela Yuki par son nom.

5.

« Dr Dennis Garza, Dir du Services des Urgences », lisait-on sur la poche de sa blouse blanche.

Je ne pus m'empêcher de remarquer que Dennis Garza était bel homme : quarante-cinq ans, plus d'un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-dix kilos environ, large d'épaules et en pleine forme. Son ascendance his-

panique se trahissait à ses yeux noirs et à ses épais cheveux bruns, lui tombant sur le front.

Mais ce qui me frappa le plus fut son état de tension, la raideur de son maintien et sa façon de faire claquer avec impatience le bracelet de sa Rolex, comme pour nous signifier *Je suis un homme occupé. Réglons ça au plus vite*. Sans savoir pourquoi, il me déplut souverainement.

— Docteur Garza, se présenta-t-il à Yuki. Votre mère a sans doute eu un AIT ou accident ischémique transitoire, soit un mini infarctus. En langage clair, il s'agit d'une insuffisance de la circulation sanguine et de l'oxygénation du cerveau, elle a peut-être été victime d'une angine de poitrine... c'est-à-dire d'une douleur causée par le rétrécissement des artères coronaires.

— C'est grave ? Est-ce qu'elle souffre ? Quand pourrai-je la voir ?

Yuki bombardait le Dr Garza de questions jusqu'à ce qu'il lève la main pour arrêter cette salve.

— Elle s'exprime encore de façon incohérente. Dans la plupart des cas, on retrouve ses esprits au bout d'une demi-heure. Dans d'autres, c'est peut-être ce qui se produit avec votre mère, ça prend jusqu'à vingt-quatre heures. Elle est sous surveillance. Et les visites lui sont interdites pour le moment. Voyons comment elle passe la nuit, hein ?

— Elle va quand même aller mieux, pas vrai ? Pas vrai ? demanda Yuki au médecin.

— Miss Castellano. Respirez un bon coup, lui recommanda Garza. On vous dira tout dès que nous saurons, nous.

La porte des urgences se referma à la volée derrière le déplaisant praticien. Yuki se rassit violemment sur sa chaise en plastique, s'effondra, la tête dans les mains, puis éclata en sanglots. Je ne l'avais encore jamais vue pleurer. Et mon impuissance à soulager ce qui la peinait autant était un véritable crève-cœur.

Je fis tout ce qui était en mon pouvoir.

Entourant de mon bras les épaules de Yuki, je lui dis :

— Tout va bien, ma chérie. Elle est entre de bonnes mains ici. Je sais que ta maman ira mieux très bientôt.

Puis je massai le dos de Yuki qui pleurait à chaudes larmes sans pouvoir s'arrêter. Elle paraissait toute petite, effrayée, presque comme une fillette.

6.

La salle d'attente n'avait pas de fenêtres. Les aiguilles de l'horloge, au-dessus de la machine à café, firent peu à peu le tour du cadran, rythmant l'après-midi jusqu'à la soirée, puis l'après minuit jusqu'au matin. Le Dr Garza ne réapparut pas, ne nous fit rien savoir du tout.

Au cours de ces dix-huit heures interminables, Yuki et moi allions à tour de rôle nous dégourdir les jambes, chercher du café ou aux toilettes. Nous avons mangé des sandwiches pris au distributeur, échangé des magazines avant de ne plus entendre, dans l'étrange silence fluorescent, que nos souffles courts respectifs.

Peu après 3 heures du matin, Yuki s'endormit profondément contre mon épaule. Et s'éveilla en sursaut vingt minutes plus tard.

— Il y a eu du nouveau ?

— Non, ma douce. Rendors-toi.

Mais elle n'y parvint pas.

On est restées appuyées épaule contre épaule dans ce lieu si peu accueillant, éclairé a giorno tandis qu'autour de nous défilait une ronde de visages : ceux

d'un couple, main dans la main, le regard perdu dans le vague, ceux de parents tenant leurs jeunes enfants dans leurs bras, celui d'un homme âgé assis tout seul.

Chaque fois que la porte battante du service des urgences s'ouvrait, tous les yeux se braquaient sur elle.

Parfois un médecin la franchissait.

Parfois des cris et des pleurs s'ensuivaient.

Vers 6 heures du matin, une jeune interne aux yeux las et à la blouse tachée de sang sortit du service et estropia le nom de Yuki.

— Comment va-t-elle ? lui demanda cette dernière en bondissant sur ses pieds.

— Elle semble avoir davantage de conscience, donc elle va mieux, lui répondit l'interne. On va la garder quelques jours en observation et lui faire une batterie de tests, mais vous pourrez lui rendre visite dès qu'on l'aura installée dans sa chambre.

Yuki la remercia puis se tourna vers moi avec un sourire plus radieux qu'il n'était raisonnable, étant donné ce que l'interne venait de lui apprendre.

— Oh mon Dieu, Linds, maman va s'en sortir ! Tu ne peux pas savoir ce que ça représente pour moi que tu sois restée toute la nuit, me dit Yuki.

Elle s'empara de mes deux mains, les larmes aux yeux.

— Je ne sais pas comment j'aurais pu traverser tout ça sans t'avoir près de moi. Tu m'as sauvée, Lindsay.

Je l'ai serrée très fort, l'enveloppant de mes bras.

— Tu es mon amie, Yuki. Tout ce dont tu as besoin, tu n'as même pas à me le demander. Tu le sais ça, hein ? Tout et n'importe quoi, tu m'entends.

— Le pire est passé, dit Yuki. Ne t'en fais plus pour nous, maintenant, Lindsay. Merci. Merci beaucoup, beaucoup.

— N'oublie pas de m'appeler, ajoutai-je.

Je me suis retournée à l'instant de franchir les portes coulissantes automatiques de l'hôpital.

Yuki se tenait encore là-bas, à me suivre des yeux. Elle me sourit et me fit au revoir de la main.

7.

Un taxi passait devant l'hôpital. Coup de bol. J'y montai puis m'affalai à l'arrière, me sentant totalement HS et même pire. Se payer une nuit blanche, c'était bon pour une ado, pas pour une grande fille comme moi.

Dieu merci, le chauffeur était du genre taiseux. Nous avons traversé la ville à l'aube, en silence, jusqu'à Potrero Hill.

Quelques minutes plus tard, j'introduisais ma clé dans la porte d'entrée de la jolie maison de ville bleue, victorienne, à deux étages que je partage avec deux autres locataires. Puis je grimpais quatre à quatre les marches de l'escalier, gémissant sous mon poids, jusqu'au premier.

Martha la Douce, ma chienne, une border collie, m'accueillit à la porte comme si je m'étais absentée une année entière. J'avais beau savoir que sa dog-sitter l'avait nourrie et promenée – Karen m'avait laissé un mot sur la table de la cuisine – j'avais manqué à Martha comme elle m'avait manqué, elle aussi.

— La maman de Yuki est à l'hôpital, dis-je à ma chienne d'amour.

Gâteuse que je suis, je l'ai entourée de mes bras et elle me donna des baisers baveux avant de me suivre dans ma chambre.

Je n'avais qu'une envie : me laisser choir entre les plis duveteux de mon lit sept à huit heures d'affilée.

Mais à la place, je me suis changée. Après avoir enfilé un survet de Santa Clara University tout froissé, j'ai emmené courir Sa Douceur dans la brume matinale qui nimbait la baie.

À 8 heures pétantes, j'étais de retour à mon poste, regardant à travers les parois vitrées de mon box la relève du matin entrer sans se presser dans la salle de garde.

La pile de dossiers, posée sur mon bureau, avait grandi depuis la dernière fois. Le voyant de mon téléphone, indiquant les messages reçus, m'envoyait des signaux rouges, en clignotant comme un furieux. J'étais à deux doigts de calmer ses irritations quand une ombre recouvrit mon bureau et mon gobelet de café à emporter.

Un grand type à la calvitie naissante s'encadrait sur le seuil. Je connaissais ce visage d'une laideur de carlin presque aussi bien que le mien.

Mon ancien coéquipier arborait la mine chiffonnée par le temps d'un policier de carrière venant de dépasser la cinquantaine. L'inspecteur Warren Jacobi, cheveux blancs, yeux enfoncés, aux paupières tombantes, avait un regard plus dur depuis qu'il s'était fait flinguer sur Larkin Street.

— T'as l'air d'avoir passé la nuit sur un banc, Boxer.

— Merci, mon cher.

— J'espère que tu t'es bien éclatée.

— À donf. Qu'y a-t-il, Jacobi ?

— On a signalé un macchab, y a une vingtaine de minutes, m'annonça-t-il. Une jeune femme, qui fut très séduisante, à ce qu'on m'a dit. On l'a trouvée morte dans une Cadillac, au garage de l'Opera Plaza.

8.

Ledit garage de l'Opera Plaza est un parking couvert, jouxtant un énorme immeuble commercial à usage mixte qui abrite cinémas, bureaux et boutiques, au beau milieu d'un quartier d'affaires à population dense.

Ce fut là, en cette matinée ouvrable, que Jacobi faufila notre véhicule au bord du trottoir, non loin de l'alignement des voitures de patrouille, garées stratégiquement pour barrer l'accès au garage sur Golden Gate Avenue.

Plus aucun véhicule n'entrait ni ne sortait, un attroupement mouvant s'était formé, ce qui poussa Jacobi à maugréer :

— Le citoyen lambda perd jamais une occase de râler. Il flaire une affaire fumante dès qu'il en voit une.

Pendant que je nous excusais en progressant à travers la cohue, des voix stridentes me hélaiet en ces termes : « C'est vous qui commandez ici ? » « Eh, faut que je récupère ma voiture, moi. J'ai une réunion dans cinq minutes ! »

J'ai plongé sous le ruban puis pris position sur la rampe d'accès en faisant bon usage de mon mètre soixante-quinze. Je me suis présentée puis excusée des inconvénients occasionnés à tout un chacun.

— Je vous prie de bien vouloir vous montrer patients envers nous. Je suis au regret de vous le dire, mais ce parking est une scène de crime. J'espère comme vous que nous serons bientôt loin d'ici. Nous allons faire de notre mieux.

Après avoir répondu du tac au tac à certaines questions auxquelles on ne pouvait apporter de réponse, je me retournai, entendant mon nom et des bruits de pas s'approcher derrière moi. Le nouveau coéquipier de

Jacobi, l'inspecteur Rich Conklin, descendait la rampe pour nous rejoindre.

J'avais bien aimé Conklin dès notre première rencontre, il y a quelques années de ça, quand il n'était encore qu'un policier en uniforme, finaud et opiniâtre. Son courage dans l'exercice de ses fonctions et un nombre impressionnant d'arrestations lui avaient valu sa promotion récente à la Crime, à l'âge canonique de vingt-neuf ans.

Conklin avait aussi beaucoup attiré l'attention du personnel féminin du Palais, une fois qu'il eut troqué son uniforme contre un badge doré.

Dépassant le mètre quatre-vingts, Conklin était bronzé de chez bronzé, avec l'œil marron, le cheveu châtain et la beauté super saine d'un joueur de base-ball d'université, croisée à celle d'un nageur de combat.

Je n'avais pas été sans le remarquer.

— Comment ça se présente ? demandai-je à Conklin.

Il me cueillit de son œil noisette. Très sérieux, mais respectueux.

— La victime est une femme de race blanche, lieutenant, âge approximatif vingt et un, vingt-deux ans. D'après moi, elle porte une trace de strangulation autour du cou.

— Des témoins se sont déjà manifestés ?

— Non, on n'a pas eu cette chance. Ce type là-bas, un certain Angel Cortez, fit Conklin, me montrant du pouce le contrôleur de tickets, un chevelu débraillé, n'a pas quitté sa guérite de toute la nuit. Et n'a rien remarqué d'anormal, bien entendu. Il était au téléphone avec sa copine quand une cliente a descendu la rampe en hurlant. Le nom de cette cliente – Conklin ouvrit son calepin d'un coup sec – c'est Angela Spinogatti. Sa voiture est restée garée là toute la nuit, elle n'a aperçu le corps dans la Caddy que ce matin. C'est à peu près tout ce qu'on a pu tirer d'elle.

— Tu as identifié le numéro de la Cadillac ? lui demanda Jacobi.

Conklin acquiesça sobrement, tourna une page de son calepin.

— Le véhicule appartient à un certain Lawrence P. Guttman, chirurgien-dentiste diplômé. Ni casier ni mandats contre lui. On essaie de le joindre en ce moment.

Je remerciai Conklin et lui demandai de rassembler tickets de parking et autres bandes des caméras de surveillance.

Puis Jacobi et moi avons gravi la rampe.

J'avais beau avoir trop peu dormi, un filet d'adrénaline s'immisçait lentement mais sûrement dans mon flux sanguin. J'imaginai la scène de crime avant même de la voir, me demandant comment une jeune femme blanche en était arrivée à se faire étrangler dans un parking couvert.

Des bruits de pas retentissaient au-dessus de nos têtes. C'était ceux de mes hommes.

Je dénombrai une dizaine de membres du SFPD, échelonnés le long du ruban de béton s'enroulant vers le haut du parking. Certains se coltinaient les déchets, d'autres relevaient les numéros des plaques minéralogiques, à l'affût de tout et n'importe quoi susceptible de nous aider, avant de rendre l'accès de la scène de crime au public.

Jacobi et moi avons négocié le tournant, ce qui nous amena au troisième niveau et en vue de la Cadillac en question. Une Séville noire dernier modèle, rutilante, sans une éraflure, dont l'avant pointait, au-delà de la balustrade, vers le parking du Civic Center sur McAllister Street.

— Ça te monte à cent en moins de cinq secondes chrono, marmonna Warren avant de se livrer à une bonne imitation du jingle Cadillac, entendu dans la pub télé.

— On se calme, fiston, lui dis-je.

Charlie Clapper, chef de la scientifique, affichait son absence de sourire habituelle sur une veste grise à chevrons, assortie mine de rien à sa chevelure poivre et sel.

Il déposa son appareil-photo sur le capot d'une Subaru Outback voisine puis nous dit :

— B'jour, Lieu't'nant, 'lut, Jacobi. Je vous présente Miss X. »

J'enfilai des gants en latex, contournai la voiture à sa suite. Le coffre était fermé car la victime ne se trouvait pas à l'intérieur.

Mais assise à la place du mort, mains croisées sur les genoux, ses yeux très clairs grands ouverts fixaient le pare-brise, dans l'expectative.

Comme si elle attendait la venue de quelqu'un.

— Ah, merde, fit Jacobi avec dégoût. Une belle fille comme ça. Bien habillée et tout, n'ayant plus nulle part où aller. À jamais.

9.

— Je ne retrouve son sac nulle part, me disait Clapper. J'ai laissé ses vêtements tels quels pour le légiste. Sympas, ses fringues. On dirait que c'est une fille friquée. À ton avis ?

J'éprouvai un choc, la tristesse le disputant à la colère, en observant l'air rêveur de la victime.

Elle avait la peau claire, le visage discrètement poudré, un soupçon de blush sur les pommettes, une coupe de cheveux à la Meg Ryan, tignasse à reflets blonds en chamaille, et les ongles manucurés de frais.

Tout chez cette jeune femme la désignait comme une privilégiée, l'argent lui ouvrant toutes les portes. On aurait dit que, prête à débarquer dans la vie, le premier psychopathe venu lui avait tout arraché, tout enlevé, tout retiré.

J'effleurai une joue de la victime du revers de ma main. Sa peau était tiède au toucher, m'indiquant qu'elle vivait encore la nuit précédente.

— En tout cas, les Trois Stooges n'ont pas fait le coup, commenta Jacobi.

J'acquiesçai du chef.

À peine entrée à la brigade criminelle, j'ai appris que les scènes de crime se répartissent en général en deux catégories.

Dans la première, les indices sont en vrac : éclaboussures de sang, objets brisés, douilles éparpillées, corps étalés là où ils sont tombés.

Celles entrant dans la seconde catégorie ressemblaient à ce que j'avais sous les yeux.

Organisées. Planifiées.

Préméditées à l'extrême.

Les vêtements de la victime étaient impeccables, sans un pli, aucun bouton ne manquant à l'appel. Elle avait même la ceinture de sécurité bouclée, la sanglant de la taille à l'épaule.

Le tueur avait-il tenu à elle ?

Ou bien ce tableau propre était-il un message destiné à quiconque la découvrirait ?

— On a crocheté la serrure de la portière côté passager, nous informa Clapper. On a essuyé toutes les surfaces. On ne relèvera aucune empreinte ni dedans ni dehors. Et puis regardez un peu par ici.

Clapper nous désigna la caméra montée sur un pylône de béton. Elle faisait face à la rampe dirigée vers le bas, loin de la Cadillac.

Il leva le menton vers une autre caméra braquée vers le haut de la rampe, en direction du quatrième niveau.

— Je crois pas que vous materez le zozo en train de la zigouiller en vidéo, conclut Clapper. Cette voiture est dans un parfait angle mort.

C'est l'une des choses que j'apprécie chez Charlie. Il sait ce qu'il fait, vous montre ce qu'il voit sans essayer de s'appropriier la scène de crime. Il vous laisse faire votre boulot, vous aussi.

J'ai balayé l'habitacle du faisceau de ma torche électrique, en notant mentalement les détails pertinents.

La victime avait l'air en bonne santé, poids approximatif cinquante-cinq kilos pour un mètre cinquante, un mètre cinquante-cinq.

Ni alliance ni bague de fiançailles.

Elle portait un collier de perles de cristal, sous une trace de strangulation.

La trace proprement dite était superficielle et visqueuse, comme si on l'avait faite avec quelque chose de mou.

Je n'observai sur ses bras ni plaie ni hématome montrant qu'elle s'était défendue et, trace de strangulation mise à part, nul signe de violence.

J'ignorais comment et pourquoi on avait tué cette fille. Mais j'étais prête à parier qu'elle n'était pas morte dans cette voiture.

On l'avait transportée ici, puis disposée comme dans un tableau que quelqu'un était censé admirer.

Je doutais fort que quiconque se fût donné autant de mal pour moi.

J'espérais bien que non.